

Ukiyo-e

Gilles Pellerin

Number 21, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15866ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1984). *Ukiyo-e. Moebius*, (21), 55–58.

GILLES PELLERIN

Ukiyo-e

Depuis quelques mois Roland Royce avait *changé de style de vie* (l'expression est de lui et il en usait d'abondance). Le phénomène se vérifiait d'une manière particulière à l'heure du lunch. Au lieu de se diriger droit au restaurant, pressé d'y commander double whisky on the rocks et steak medium saignant épais comme ça, beaucoup de frites, salade du chef, il se contentait maintenant d'un frugal repas avant d'aller se détendre dans un salon de bronzage.

L'eût-elle rencontré par hasard, son ex (ainsi qu'il l'appelait depuis depuis le divorce, comme s'il avait oublié son prénom) ne l'aurait que difficilement reconnu : la bedaine qu'elle avait quittée s'était métamorphosée en abdomen plat, sans pli, durci par la matinale et quotidienne demi-heure de culture physique à domicile et par les matches de tennis avec les gars. Rol enrobait sa nouvelle ligne d'un hâle plus conforme aux standards esthétiques en usage dans la société célibataire virile dont il était immédiatement devenu un ferment prosélyte et, comme on le voit, un vivant exemple. A cela bien sûr répondaient une garde-robe rafraîchie, un rien plus seyante des fesses et une moustache modèle de l'année.

Ce jour où nous commettons l'indiscrétion de suivre Roland à la sortie du bureau, il bénéficie d'une pause plus longue qu'à l'accoutumée, résultat d'une réunion de fin d'avant-midi reportée à plus tard. Comme le soleil s'y met pour la première fois de la saison, c'est d'un pas lent qu'il s'engage sur le trajet qui le mènera au «Ré-Rays». Là, il se dévêtit, ne gardera qu'un lorgnon opaque et un cache-sexe coupé de façon à étirer le profil de la cuisse jusqu'à la hanche, se glissera dans une sorte de sarcophage dont les panneaux supérieur et inférieur sont munis de lampes à rayons ultra-violet (type A). Ajustant à son gré le panneau supérieur, il dorera, simultanément côté pile et côté face, comme une gaufre.

Rol se prête tous les jours à ce rite solaire parce qu'il a acquis, en changeant de vie, une plus haute conscience de sa santé (la vitamine D) et de son épiderme. Il en a eu assez de ce teint verdâtre qui annonçait à dix mètres à la ronde le fonctionnaire souffreteux et le mari éreinté. Bien sûr, sous la torture, il finira par admettre qu'il se préoccupe aussi d'esthétique et qu'un biceps roule mieux sous enveloppe brune.

Ce souci esthétique est sans doute une autre raison qui ce midi l'incite à s'arrêter devant une galerie qui ne paye pas de mine à laquelle il n'a jusqu'ici accordé qu'un regard négligent. Ce qu'il voit derrière les reflets et la poussière de la vitrine le convainc d'entrer.

Rapidement il devine tout le parti à tirer d'une estampe japonaise judicieusement placée dans l'alcôve d'un homme seul portant beau, ayant du mariage conservé le lit double, mangeant si peu le midi qu'il peut s'offrir de temps à autre, sans trop craindre pour ses méplats et saillies préférés, des soupers galants arrosés de vins espagnols qui vous titillent là où ça compte.

(Autre scénario tout aussi valable: après une soirée au bar — Roland n'a pas fait vœu de tempérance et de son ancienne vie il a gardé quelques adresses utiles —, à l'heure où l'on escompte l'épilogue heureux, une gravure exotique est un atout maintes fois éprouvé.)

Vous viendrez bien voir mon estampe japonaise.

XIXe siècle, tirage limité, authentique.

Ca ne se dévalue pas? — Au contraire, l'oeuvre d'art constitue de nos jours un des seuls placements sûrs. Dites-moi quelle crise économique pourra enlever de sa valeur à une estampe d'Hokusai, d'Hiroshige ou de Kunisada?

Combien déjà? — On en a pour toutes les bourses, vous savez. On peut vous faire quelque chose de bien, encadrement et taxes compris, pour moins de trois cents dollars. Evidemment si vous choisissez le tryptique là-bas, ça va aller chercher dans les...

Et pour les images érotiques? — Vous parlez des *shunga*? Sans vantardise, nous avons les plus beaux *shunga* au pays. Vous n'en trouveriez pas de semblables même à Vancouver. Vous savez que la traduction littérale du mot serait quelque chose comme «images du printemps»?

Doux printemps, quand reviendras-tu faire pousser les feuilles, faire pousser les feuilles? — Je vois que monsieur a de l'humour et de la suite dans les idées. Charmante saison, en effet. Pour athlètes seulement, si j'ose dire. Mais je vous préviens, c'est assez cher. J'ai dans l'arrière-boutique un extrait du *Ehon Kantan no Makura* de Katsukawa Schuncho. Une pièce de collectionneur.

Comme je n'en suis qu'à mes débuts, n'auriez-vous pas quelque chose de plus... modeste? — Parmi la cinquantaine d'*ukiyo-e* de la galerie, le diable m'emporte si je n'ai pas quelque chose qui vous convienne. Laissez-moi vous proposer un très bel Ashiyuki que j'ai moi-même rapporté du Japon. Début XIXe siècle. Quelle hardiesse chromatique! Ce n'est pas en Europe à la même époque, croyez-moi, qu'on aurait osé un ciel si noir et un sol presque jaune.

Ca représente un samouraï? — Pas exactement. Il s'agit plutôt d'un comédien de *kabuki*, Nakamura Utaemon, troisième du nom — les comédiens, tout comme les graveurs d'ailleurs, pouvaient changer de nom durant leur carrière et même reprendre celui d'un

prédécesseur prestigieux —, dans le rôle du samouraï Akechi Mitsuhide.

Ils ont tous les yeux croches comme ça? — C'est qu'on est au théâtre! Illusion! Le comédien doit se composer un visage très expressif, ce qu'Ashiyuki a rendu ici par des lignes circonflexes. Illusion de l'illusion! Examinez les arcs opposés des sourcils et de la bouche, le nez acéré. Il faut savoir que ce Mitsuhide était au service du Seigneur Oda Nobunaga et qu'il l'a trahissement attaqué et tué. Mitsuhide est l'image même du félon. Regardez comme il dissimule son sabre même en plein combat. Ancré au sol, tous ses muscles bandés, les mains crispées, il vous trancherait la tête d'un coup sec.

Si j'avais un revers comme le sien, je ferais fureur au tennis. J'achète.

En fin d'après-midi, M. Royce passait prendre l'estampe encadrée, faisait plus ample provision de baratin, était prêt à recracher à demande *shunga*, *kabuki*, *geisha*, *seppuku*, Mitsuhide, Utaemon, Ashiyuki. Arrivé chez lui, il relisait *le Lotus bleu* (pour s'apercevoir que cette aventure de Tintin se déroulait en Chine et non au Japon), vérifiait dans le *Petit Robert* qu'*ukiyo-e* signifie mot à mot «images du monde éphémère» (on est bien peu de chose) et que c'est là le

nom donné au Japon à partir du XVIIe s. aux estampes gravées sur bois, imprimées en plusieurs couleurs, suivant les goûts de la classe marchande des grandes villes commerciales de la période d'Edo, à Osaka et Edo

qui est le nom ancien de Tokyo

en jap. «porte de la baie»

appellation qui eut cours de 1457 à 1868, siège du shōgunat des Tokugawa, et que

les sujets les plus traités furent de jolies femmes, des portraits d'acteurs, des scènes de genre,

De cette consultation rapide, Roland acquérait la conviction de l'authenticité de son achat et de la justesse de son investissement. N'avait-il pas déjà entendu dire que la valeur des oeuvres d'art doublait en deux ou trois ans? (Il faudrait vérifier cela)

Il avait retenu des propos du vendeur que l'*ukiyo-e* exprime une conception bouddhiste du réel, empreinte de mélancolie devant la nature fugace et transitoire de l'existence. Le vendeur lui avait aussi parlé d'hédonisme, de Yoshiwara le quartier des bordels dans l'ancienne Edo (le Tokyo du temps, en somme, comme Ville-Marie pour Montréal, il commençait à s'y retrouver), de cerisiers en fleurs au pied du Fuji-yama

très vénéré des Japonais, il fut un des modèles préférés des artistes,

du plaisir que l'on cherche tout de suite sans se demander de quoi demain sera fait.

Roland rêvait déjà d'une robe de chambre de satin noir à dragon rouge, était prêt à abjurer la foi Chrysler pour les dieux Toyota et Honda, se disait qu'il aurait fait bon vivre à Yoshiwara à condition que les courtisanes aient des traits plus... Montréalais (les yeux étonnent un peu quand on n'y est pas habitué), n'avait plus qu'à prétendre avoir payé deux cents dollars de plus pour mettre l'estampe davantage en valeur.

Ayushiki, non, *Ashiyuki*. C'est ça, *Ashiyuki*, le vendeur l'avait écrit sur la facture. XIXe siècle, tirage limité, authentique, rapporté du Japon il y a quelques semaines à peine (ne demandez pas l'adresse, c'est un secret), le cruel Mitsuhide ne fait pas de quartier, la conscience corporelle des Orientaux, le plaisir maintenant.

Non qu'il se souciait de quoi serait fait demain, il fixait pourtant au lendemain la soirée au bar après laquelle il comptait bien vérifier l'efficacité de l'estampe accrochée au-dessus du lit, prétexte à une leçon d'anatomie sur le vif entre adultes consentants. S'étant autorisé un Cointreau, faute de saké (il verrait à corriger ce détail), devant une attisée de merisier, il sentait s'éveiller en lui une grande propension pédagogique. À défaut de *shunga* jugés trop chers et trop acrobatiques pour sa souplesse entre deux âges (ce qui pourrait s'avérer compromettant à l'heure où les échanges entre générations s'égayent jusqu'au défi de la brouette fort justement dite *japonaise*, du Caucase renversé (reins cambrés — tordus, ma parole) et du Pont des Soupirs — coefficient de difficulté: 2,9), Roland estimait que l'acteur jouant au samouraï perfide, sabre au clair, participait aussi de cette magie suggestive (Yoshiwara, jolies femmes, hédonisme).

Encore fallait-il trouver l'éclairage juste qui saisisse le vol des tissus frangés, le geste tendu de la main qui va sabrer, le rictus fou, le maquillage incisif des yeux, qui accentuerait le contraste entre le visage farineux d'Utaemon et le fond opaque, de façon à recréer l'illusion de la face cruelle de Mitsuhide.

Mitsuhide, samouraï maudit que rien n'arrête dans sa faim du pouvoir d'Oda Nobunaga, ni le meurtre de son seigneur, ni la nuit de Kyôto sacrée, ni le clair-obscur d'une scène *kabuki*, ni la pénombre de la chambre de Roland Royce.

Quand Roland comprend, le Nippon féroce est déjà sur lui, lève son arme, bat l'air de la chambre comme pour y tracer l'invisible calligraphie rituelle de la mort.

Roland recule, glisse, renverse une lampe, baisse la tête, ferme les yeux. Au-dessus de lui, l'air siffle.

Puis plus rien

sinon le bourdonnement des oreilles, gris comme des applaudissements, tenace comme la foule.

Roland risque un regard. L'estampe est toujours là, au mur. La tête de Roland est toujours là, sur ses épaules.

Illusion de l'illusion.